1

Je veux une femme, a proféré le général. C’est une femme qu’il me faut, n’est-ce pas.

Vous n’êtes pas le seul dans ce cas, lui a souri Paul Objat. Épargnez-moi ces réflexions, Objat, s’est raidi le général, je ne plaisante pas là-dessus. Un peu de tenue, bon Dieu. Le sourire d’Objat s’est dissous : Je vous prie de m’excuser, mon général. N’en parlons plus, a dit le gradé, réfléchissons.

Nous ne sommes pas loin de midi. Les deux hom- mes réfléchissent, assis de part et d’autre d’un secré- taire métallique vert, vieux modèle réglementaire à caissons derrière lequel se tient le général. Le plateau de ce meuble n’est occupé que par une lampe éteinte, une boîte de cigarillos Panter Tango, un cendrier vide et un sous-main en buvard très ancien, fort effiloché, qui semble avoir épongé puis conclu nombre d’affaires depuis, disons, le dossier Ben Barka. Le secrétaire vert

9

occupe le fond d’une pièce austère dont la fenêtre commande une cour de caserne pavée, à part lui se trouvent deux chaises en tubulures et Skaï, trois armoires de classement à dossiers suspendus, une tablette supportant un vieil et gros ordinateur malpro- pre. Tout cela ne date pas d’hier et le fauteuil du général n’a pas l’air bien douillet, ses accotoirs sont oxydés, ses coins fendillés laissent distinguer, voire fuir par lambeaux, son infrastructure en polyuréthane de la première génération.

Les coups de midi ont fini par sonner au clocher, tout proche, de Notre-Dame-des-Otages. Le général s’est emparé d’un cigarillo, l’a observé, massé, humé, puis l’a rangé dans son étui. Une femme, a-t-il répété à voix basse, se parlant à lui-même. Une femme, a-t-il haussé le ton, mais pas seulement. Surtout pas une stagiaire comme on en trouve partout. Quelqu’un d’absolument étranger aux réseaux, voyez-vous ? Pas tout à fait, a dû admettre Objat. Eh bien une inno- cente, quoi, a résumé le général. Qui ne comprend rien à rien, qui fait ce qu’on lui dit de faire et qui ne pose pas de questions. Plutôt jolie, si c’est possible.

Cela fait beaucoup de critères, a fait valoir Objat, ça ne va pas être facile à trouver. Je sais, a reconnu le général. Il a encore entrouvert sa boîte de Panter Tango, l’a considérée avec affection puis refermée délicatement, Paul Objat laissant traîner ses yeux sur les murs de la pièce, plus repeints depuis longtemps,

10

et dont une bonne surface est constellée de documents divers : photographies plus ou moins nettes de per- sonnes, de choses, de lieux souvent reliées par des flèches tracées au feutre, pinces double clip mainte- nant des fiches et des schémas abscons, coupures de presse, listes de noms, cartes géographiques barrées de fils que fixent des épingles de signalisation multi- colores. Un portrait officiel du président de la Répu- blique. Rien de personnel : pas de photos de famille, de cartes postales envoyées par des collègues en vacan- ces, de reproductions de Van Gogh et autres foutaises.

Faisant fi de nos obligations de réserve ainsi que du secret défense, précisons d’abord l’identité de l’offi- cier supérieur. Général Bourgeaud, soixante-huit ans, ancien du service Action – planification et mise en œuvre d’opérations clandestines –, spécialisé dans l’infiltration et l’exfiltration de personnalités sensibles dans un but de renseignement. Visage abrupt et regard sec, mais ne nous attardons pas : nous reviendrons plus tard sur son apparence. Au vu de son ancienneté, sa hiérarchie a peu à peu allégé ses responsabilités même si, eu égard aux services rendus, on lui a laissé l’usage de son bureau, de son planton, l’intégralité de son traitement mais pas son véhicule de fonction. N’entendant pas être entièrement mis au rancart, Bourgeaud continue cependant à monter en douce quelques opérations pour ne pas perdre la main. Pour s’occuper. Pour la France.

11

Face à lui, comme lui en tenue civile, Paul Objat consiste en un assez beau type, voix douce et regard calme, la moitié de l’âge du général, un quart de sou- rire perpétuel aussi rassurant que le contraire, rappe- lant parfois celui de l’acteur Billy Bob Thornton. J’ai peut-être une idée, a dit Objat. Développez-la donc, l’a encouragé le général avant de préciser encore son projet.

Ce qu’il faudrait avant tout, voyez-vous, c’est lui faire subir une sorte de purge une fois que nous l’aurons trouvée. La mettre entièrement hors-circuit quelque temps avant qu’elle intervienne. Une sorte de bonne cure d’isolement, si vous voulez. La personna- lité se modifie dans ces cas-là. Je ne dis pas que ça détruit le caractère, mais ça crée des réactions mieux adaptées, ça rend le sujet plus ductile.

Qu’entendez-vous par ductile ? a demandé Objat, je ne connais pas cet adjectif. Eh bien disons maniable, obéissante, souple, malléable, a précisé le général, d’accord ? D’accord, a dit Objat, je crois que je vois. Je me demande même si je n’en ai pas plusieurs, d’idées.

Point trop n’en faut non plus, l’a modéré le général qui a encore affiné sa résolution. Quand je vous parle de ce traitement dépuratif, qui me paraît nécessaire, il ne serait pas mauvais de commencer par provoquer un petit état de choc, sans hésiter à lui faire légèrement peur au besoin. Sans violence, bien entendu. Cela va

12

de soi, mon général, a derechef souri Objat, je crois d’ailleurs que mon idée se précise. Vu les contours de votre plan, cela pourrait même être une très bonne idée. Une personne qui devrait parfaitement convenir. Bon profil, assez disponible, elle pourrait se révéler, comment disiez-vous, ductile. Avec une bonne prépa- ration, ça doit marcher. Plutôt jolie ? a insisté le géné- ral. Pas mal du tout, l’a rassuré Objat.

Vous la connaissez bien ? Pas vraiment, a dit Objat. Je l’ai croisée une fois chez des gens, elle m’a semblé intéressante, l’essentiel est qu’elle ne me connaît pas, moi. Certes, a convenu le général, c’est élémentaire, il s’agit d’une opération délicate et le cas de figure est inédit. J’en conviens, a reconnu Objat, mais vous n’auriez pas un peu faim ? On m’a parlé d’un restau- rant pas mal, pas loin, du côté de Jourdain, c’est direct en métro. Il est vrai que je n’ai plus la bagnole, s’est rappelé le général, mais bon, très bien. Allons-y donc ainsi.

Après que le général a prélevé puis glissé un cigarillo dans sa poche de poitrine, ils ont enfilé chacun leur imperméable – ardoise pour l’un, perle pour l’autre – même si nulle pluie ne tombait sur le boulevard Mor- tier où ils se sont retrouvés, dans le XXe arrondissement de Paris. Après qu’ils ont commencé de marcher vers la station Porte des Lilas, qui est à quatre cents mètres de la caserne, le général Bourgeaud a félicité Paul Objat sans le regarder et d’une voix bougonne, pres-

13

que sévère, peu accordée à son propos. Je savais que je pouvais compter sur vous, Objat, vous avez souvent les idées qu’il faut, vous m’avez rendu de sacrés ser- vices. Je vous aime bien, Objat, voyez-vous. Et, connaissant assez son supérieur, Objat ne s’est même pas retenu de sursauter devant cette déclaration.

Au restaurant, salade d’oreilles de porc suivie d’une joue de bœuf en daube : Alors, cette bonne femme ? a voulu savoir le général. Je m’y mets dès cet après- midi, a promis Objat, j’ai besoin de procéder à des repérages et de passer deux ou trois coups de fil. Mais plus j’y pense, plus je crois qu’elle ferait l’affaire. À un point que vous n’imaginez pas. Je n’aurai pas de mal à la trouver, je vois à peu près son adresse.

Elle se trouve dans quel coin ? s’est distraitement enquis Bourgeaud tout en déchiquetant un fragment d’oreille. C’est dans le XVIe, a répondu Objat, du côté de Chaillot. Joli quartier, a jugé le général. C’est assez calme, mais c’est un petit peu triste, non ? Enfin, c’est ce qu’on en dit communément. Je n’ai jamais quitté quant à moi mon petit rez-de-jardin près de l’Obser- vatoire, je m’y suis toujours trouvé très bien. Et vous- même, Objat, vous êtes dans quel quartier ? Eh bien à vrai dire, mon général, a évité de répondre Objat, c’est un peu compliqué ces temps-ci. Disons que je suis entre plusieurs déménagements.

2

*TROCADÉRO. Au dernier étage d’un immeuble art déco conçu par Henri Sauvage, cet appartement traver- sant de 64 m2 est idéalement situé. Pensé à la manière d’un atelier d’artiste (5 m HSP), exposé plein sud, ce bien rare et calme bénéficie d’une vue imprenable sur le palais de Chaillot et le cimetière de Passy.*

*Ascenseur, cave, possibilité de parking. Prix : nous consulter.*

C’est ce prix qui ne va pas du tout, a estimé l’agent immobilier, vous en demandez beaucoup trop cher. Je sais, a reconnu Constance, mais je ne tiens pas à m’en défaire tout de suite, je ne suis pas pressée. C’est juste à titre indicatif, pour voir si ça peut partir à cette somme. L’agent nommé Philippe Dieulangard a haussé les épaules puis s’est assis devant son ordina- teur. Dans ce mouvement, comme jaillissait de sa per-

15

sonne une puissante émanation de lotion après-rasage Hugo Boss, les narines de Constance se sont rétrac- tées. Dieulangard a précisé quelques détails de l’an- nonce (disposition des pièces, cuisine intégrée, toi- lettes indépendantes, etc.) avant de la mettre en page puis de l’imprimer, estampillée de l’adjectif EXCEP- TIONNEL en majuscules gothiques sang de bœuf. Une fois fixée parmi les autres dans la devanture vitrée de l’agence, Constance et lui sont sortis pour juger de son effet.

Ce serait mieux avec une photo, lui a fait remarquer Dieulangard. Ça parle autrement, une photo, ça en dit davantage. Comme elle lui a rappelé qu’elle n’y tenait pas non plus, il n’a cette fois haussé qu’une épaule, l’a saluée puis laissée face à la vitrine sur laquelle Constance a soigneusement lu toutes les autres annon- ces de logements à vendre, à louer, chacune par le détail, s’imaginant au cas par cas une autre vie possi- ble, d’autres destins, d’autres amours, d’autres cha- grins. Se demandant quel changement d’apparence elle adopterait selon tel ou tel domicile, comme on entre au cœur d’un nouveau casting : garde-robe, coif- fure, maquillage. Rêvassant devant la vitre et s’y réflé- chissant, elle en profite pour un bilan rapide : raccord de rouge velours Burberry 308, coup d’œil à son vernis Chanel 599 PROVOCATION, elle floute un peu sa frange, poudre les ailes de son nez puis elle recule d’un pas : plan d’ensemble sur Constance dans la vitrine de

16

Dieulangard Immo, sur fond de petit trafic automobile dans le sens unique de la rue Greuze.

Chemisier bleu tendu, pantalon skinny anthracite, souliers plats, coupe à la Louise Brooks et courbes à la Michèle Mercier – ce qui n’a pas l’air d’aller très bien ensemble mais si, ça colle tout à fait. Trente- quatre ans, peu active et peu diplômée – à peine capa- citaire en droit –, épouse d’un homme dont les affaires marchent ou du moins ont marché, mais c’est la vie avec cet homme qui ne marche qu’à moitié : vie maté- rielle facile, vie matrimoniale pas. Velléités de divorce, perspectives d’arrangements, brouilles suivies de com- promis, tout dépend des jours. C’est à ce fil qu’elle partage son existence entre le domicile conjugal, quoi- que de moins en moins souvent, et l’appartement qu’elle vient d’envisager de vendre, en attendant de voir. Cette brève fiche signalétique établie, Constance a tourné le dos à son reflet, s’est éloignée de l’agence et depuis la rue Greuze, à pied, en direction de son bien rare et calme, c’est un trajet de six à huit minutes en longeant le cimetière de Passy.

Elle n’a pas distingué, dans ce mouvement vers chez elle, que deux autres mouvements la suivent parallè- lement : celui d’un homme à cinquante mètres et celui d’une fourgonnette à cent. L’homme est vêtu d’un bleu de travail très propre, presque anormalement repassé, et ce qui semble être une boîte à outils est suspendu par une courroie à son épaule. Derrière lui,

17

sur ses flancs, le véhicule utilitaire dépourvu de por- tières et de vitres latérales arrière affiche à leur place un logo d’entreprise de dépannage multi-services. Comme Constance vient de s’arrêter devant l’entrée monumentale du cimetière, l’homme et la fourgon- nette se sont immobilisés sur-le-champ. Puis comme elle n’a rien à faire, ce qui est fréquent, comme le printemps naissant le permet, l’idée paraît lui venir d’aller faire un tour dans le cimetière. Une fois qu’elle a disparu parmi les tombes, l’utilitaire et l’homme viennent respectivement se garer et allumer une ciga- rette de part et d’autre de l’entrée.

Le cimetière de Passy est, de loin, le plus chic de Paris. De taille assez réduite, il est imbattable dans la proportion d’individus riches et célèbres au mètre carré, spécialement dans le domaine des arts et lettres. On l’a d’ailleurs installé en surplomb, ce qui permet aux personnes gisant là de se maintenir toujours au- dessus du niveau des vivants. Tout concourt à ce qu’il soit de bon ton. L’atmosphère est feutrée parmi les sépultures soignées au quart de poil, le pavement des allées est entretenu à la pince épilatoire, le port et la tenue des veuves ainsi que des héritiers dénotent une distinction innée quand armés d’un arrosoir sous les marronniers, sous les magnolias, ils s’en viennent rafraî- chir leurs disparus. Ces survivants eux-mêmes, on fait également tout pour leur bien-être : c’est la seule nécro- pole de la ville dont la salle d’attente est chauffée.

18

On sait d’ailleurs trop peu qu’au cimetière de Passy, loin du siècle et des projecteurs, les pensionnaires don- nent régulièrement un spectacle de fin d’année sou- tenu par une distribution remarquable : Fernandel, François Périer, Jean Servais, avec Réjane et Pearl White dans les rôles féminins. La qualité de l’œuvre est garantie par les talents d’autres défunts : scénario de Tristan Bernard et Henry Bernstein sur une idée d’Octave Mirbeau, dialogues de Jean Giraudoux, décors de Robert Mallet-Stevens, costumes de Jean Patou, musique de Claude Debussy. Le rideau de scène est d’Édouard Manet, la mise en scène de Jean- Louis Barrault. Le livret de cet ouvrage est disponible chez Arthème Fayard. On l’ignore en général.

Constance s’est donc promenée un moment dans le cimetière. Nous étions en avril, fin de matinée d’avril, nombre de boutons promettaient d’éclore autour des stèles, cela bourgeonnait sec chez les thuyas. Les pen- sées, les soucis, les jonquilles avaient l’air en pleine forme, bien qu’il restât aussi pas mal de fleurs flétries, fanées, décomposées sur les tombeaux, pas encore dégagées par les factotums.

Quand elle est sortie de cette institution, l’homme en bleu de travail s’est approché d’elle, l’air soucieux, tenant un bout de papier à la main qu’il semblait s’efforcer de déchiffrer. Très bel homme sous sa tenue, a aussitôt jugé Constance qui, d’emblée, n’a pas demandé mieux que de le renseigner. L’homme a dit

19

rechercher la rue Pétrarque, or la rue Pétrarque, bien sûr que Constance la connaît bien. D’abord, lui a-t-elle indiqué, c’est juste à côté. Ensuite, il y a dix ans, elle y a passé deux mois entiers couchée avec un pré- nommé Fred sans jamais en sortir, jamais se lever, jamais ouvrir les volets d’un deux-pièces au rez-de- chaussée sur cour.

Mais cet épisode, Constance ne l’a pas précisé. Elle a seulement dit que c’était à côté, qu’elle pouvait même l’y guider et l’homme a dit bien volontiers, affi- chant un curieux sourire bienveillant, connivent, inno- cent quoique roué, amusé, un peu triste, drôle de mec. Drôle de type, vraiment plaisant, dont Constance a eu le sentiment qu’elle lui plaisait autant, tout de suite et réciproquement, que voilà donc une affaire suscepti- ble de ne pas s’engager trop mal, que tout cela tombait plutôt bien, et ils ont remonté ensemble la rue du Commandant-Schloesing jusqu’au coin de la rue Pétrarque. Il s’agit là d’un angle urbain toujours calme et peu fréquenté qu’ils ont atteint en échan- geant trois mots sur le printemps naissant, pendant que la fourgonnette multi-services les dépassait lente- ment. Comme il n’est pas trop compliqué non plus de s’y garer, l’utilitaire a trouvé sans mal une place de stationnement.

C’est à hauteur de ce véhicule que l’homme en bleu de travail s’est arrêté en disant : Attendez un instant, je voudrais vous montrer quelque chose qui pourrait

20

vous intéresser, et Constance a paru tout à fait prête à s’intéresser. Il a fait glisser de son épaule la courroie de sa boîte à outils qu’il a ouverte et dont il a extrait, toujours souriant, une perceuse. Regardez-moi ça, lui a-t-il dit, si ce n’est pas beau. Elle est insensée, cette perceuse, c’est ce qu’on fait de mieux. Compacte, lé- gère, efficace, parfaitement silencieuse. Pas mal, non ?

Comme Constance hochait poliment, elle s’est sen- tie happée par un coude : elle s’est tournée, c’était un type qui venait de sortir de la fourgonnette, côté pas- sager, et qui tenait à présent gentiment son bras, tout aussi souriant mais beaucoup moins beau : grand, osseux, cou décharné, regard d’autruche. Vous voyez, a poursuivi l’homme en bleu, elle est idéalement adap- tée aux travaux de précision, délicats et répétitifs. Elle fait visseuse, aussi, notez. Regardez, je vais la faire fonctionner. Et Constance a perçu alors qu’un troi- sième type, sans doute le chauffeur de l’utilitaire, la prenait par son autre bras non sans un sourire tout aussi affable, et celui-ci non plus n’était pas terrible : râblé, courtaud, rougeaud, museau de lamantin. Sem- blable mise en place n’a rien qui puisse d’emblée vous rassurer, certes, mais ces trois hommes affichaient une expression aimable, prévenante, attentionnée : par effet de mimétisme niais, Constance s’est mise à sou- rire à son tour.

Donc, a dit l’homme en bleu, je la mets en marche, voyez-vous, et Constance a en effet vu, dans le plus

21

grand silence, le foret de la perceuse se mettre à tour- ner rapidement sur lui-même cependant qu’un des types, sans lâcher le bras de Constance, levait de l’autre main le hayon de la fourgonnette. Puis, lorsque l’homme en bleu a dirigé la mèche de la perceuse vers la mâchoire inférieure de la jeune femme, comme pro- cèderait un dentiste sans vous prier d’ouvrir aupara- vant la bouche, elle a cessé de sourire. Autruche et Lamantin la maintenaient à présent par les deux bras, fermement.

Tout cela se déroulait sans témoins car, tout en étant proche des grands axes, ce qui permet un repli facile, l’angle des rues Pétrarque et du Commandant-Schloe- sing est donc un coin sans trop de passage, idéal pour régler discrètement une affaire. Constance a vite battu quatre fois des paupières. Mais je ne vais évidemment pas faire une chose pareille, l’a rassurée l’homme en bleu, c’était juste pour vous faire voir. D’ailleurs je m’en vais vous laisser tranquille, a-t-il annoncé en dési- gnant le hayon ouvert de l’utilitaire, si vous voulez bien vous donner la peine. Et comme Constance se tournait vers le véhicule, il lui est apparu que son espace arrière, séparé de l’avant par une paroi métal- lique, était occupé par un fauteuil d’allure confortable mais dont les pieds, les accotoirs étaient équipés de sangles en polypropylène à boucles de serrage plasti- que. Sur le dossier du siège, un élégant capuchon noir se trouvait négligemment plié.

22

Constance a hésité comme nous hésiterions tous mais, observant que la mèche de la perceuse était tou- jours en rotation, elle a préféré monter dans la four- gonnette qu’envisager de subir, sans anesthésie, d’aléa- toires travaux stomatologiques. Pendant qu’Autruche, aussi jovial et rassurant qu’une assistante dentaire, l’installait solidement dans le fauteuil, elle a vu Laman- tin s’entretenir brièvement avec l’autre qui rangeait sa perceuse avant de repartir vers le Trocadéro sans se retourner, semblant avoir achevé sa tâche. Avant que sur elle on ferme le hayon, Constance l’a suivi du regard, regrettant le tour pris par cette rencontre. Car, décidément, fort beau type, sous son beau bleu si bien repassé, dommage. Dommage. C’est qu’elle ne peut jamais se retenir, Constance, d’avoir ce genre d’idées, nous avons bien compris qu’amoureusement elle est insatisfaite.